

Sociétés et jeunesses en difficulté

Revue pluridisciplinaire de recherche

hors série | 2010 :

L'inclusion sociale en pratique. Intervention sociale et jeunes marginalisés en Europe

Dossier

Le squat : un espace de socialisation et une alternative à la stigmatisation de la précarité des jeunes

The squat : a space of socialization and an alternative to precarious youth stigmatisation

La okupación, un espacio de socialización y una alternativa a la estigmatización de los jóvenes precarios

MARTA LLOBET ESTANY

Résumés

En Espagne, il existe des squats depuis longtemps, mais ce n'est qu'à partir des années quatre-vingt avec la création des centres sociaux squattés, que cette pratique est revendiquée avec un sens politique et culturel. Cette recherche a été effectuée à Barcelone et dans sa banlieue, c'est-à-dire dans une grande métropole espagnole où il y a une forte présence de ce nouveau mouvement social. Elle vise à déterminer si la créativité, comprise comme la capacité d'agir des jeunes squatteurs et leur capacité à construire des pratiques d'organisation et d'autogestion basées sur une socialisation alternative au social institué, peut transformer la situation de précarité et d'exclusion sociale de certains jeunes qui proviennent des quartiers dits défavorisés. À partir de quatorze récits de vie individuels et d'un récit de groupe, réalisé dans le cadre d'un atelier, on montrera comment le squattage peut être un espace d'apprentissage de nouvelles consciences, de discours, de pratiques et de valeurs sociaux et politiques, qui permettent à ces jeunes de transformer leur voie de marginalisation en un processus d'incorporation social, depuis une action créative.

The squat : a space of socialization and an alternative to precarious youth stigmatisation

While house squatting has long existed in Spain, it was only in the 1980s that a politically and

culturally oriented squatting movement appeared. This piece of research has been carried out in the Barcelona region because it's one of the large metropolitan areas in Spain where this movement has had a high profile. It aims at establishing whether social creativity emerges in squatted social spaces and to what extent it may contribute to the transformation of the precarity and social exclusion of young people coming from underprivileged neighborhoods. Through fourteen individual narrations and a collective narration developed in a workshop, we try to show how for some of these young people, squatting has given them a chance to give new meaning to their lives. We will show how squatting may be, for some of these people, a space for learning new discourses, practices and social and political values that enables them to get out of marginalized and excluded backgrounds.

La okupación, un espacio de socialización y una alternativa a la estigmatización de los jóvenes precarios

En España la ocupación de viviendas existe desde antaño, pero fue a partir de los años ochenta con la creación de los Centros Sociales Okupados cuando esta práctica fue reivindicada con un sentido político y cultural. Esta investigación ha sido realizada en Barcelona y alrededores por ser una de las grandes metrópolis españolas en la que existe una fuerte presencia de este nuevo movimiento social. A través de ella se pretende explorar cómo la creatividad entendida como la capacidad de actuar de los jóvenes y su capacidad para construir prácticas de organización y autogestión basadas en una socialización alternativa a lo social instituido, puede cambiar la situación de precariedad y de exclusión social de los jóvenes que provienen de barrios considerados como desfavorecidos. A partir de catorce relatos de vida individuales y de un relato colectivo que fue realizado en un taller, mostraremos como la okupación para una parte de estos jóvenes ha sido un espacio de aprendizaje de nuevas conciencias, discursos, prácticas y valores sociales y políticos que les han permitido transformar su situación de marginación en procesos de incorporación social desde este actuar creativo.

Entrées d'index

Mots-clés : jeunes, squat, créativité sociale, exclusion et inclusion sociale

Keywords : young people, squats, exclusion and social inclusion, social creativity

Palabras claves : jóvenes, okupación, exclusión e inclusión social, creatividad social

Texte intégral

La créativité dans les mouvements sociaux

- 1 Le phénomène du squat a été étudié, pour l'essentiel, à partir de la sociologie de l'action collective et des nouveaux mouvements sociaux. Certaines études académiques ont voulu expliquer l'émergence et la singularité de ce mouvement social par des expériences d'émancipation familiale, de socialisation, d'expression politique alternative aux institutions et de création contre-culturelle.¹D'autres analyses se sont centrées sur les contextes dans lesquels ce mouvement s'est créé dans différents pays d'Europe, et plus récemment en Espagne, ainsi que sur les différences que l'on retrouve dans ces pratiques et les réflexions émergeant du mouvement social lui-même.² Il existe également quelques analyses comparatives du mouvement squatteur aux États-Unis et en Europe.³ Enfin, des analyses plus spécifiques ont été menées sur les centres sociaux et leur impact dans le processus de transformation urbaine et culturelle en Italie, en Espagne et au Royaume-Uni.⁴ On peut aussi trouver des analyses qui visent à découvrir et à mesurer les impacts des squats sur les politiques de logement, culturelles et de la jeunesse.⁵ D'autres travaux sont basés sur l'analyse des jeunes squatteurs comme

acteurs sociaux. Ces travaux s'interrogent sur leur attitude de rébellion et de contestation par rapport aux générations adultes en relation avec les théories de la sociologie de la Jeunesse.⁶ Un article thématique analyse plus spécifiquement le rôle social et politique des femmes dans le mouvement squat⁷ et, plus récemment, un autre article met en relation le mouvement squatteur et le mouvement anti-globalisation.⁸

2 Cette recension bibliographique nous a montré qu'il y avait un déficit apparent d'analyses sur les pratiques qui ont été développées à partir des récits de vie des jeunes eux-mêmes. À notre sens, il manque un point de vue qui considérerait les jeunes comme des acteurs et qui pourrait nous montrer le déroulement de ces pratiques de squattage au quotidien. L'objectif de cet article est, par ce moyen, de s'interroger et de réfléchir sur le potentiel de socialisation des jeunes dans les squats. Dans ce travail, nous nous sommes spécialement intéressés à mettre en lumière les trajectoires des jeunes squatteurs provenant des quartiers dits sensibles et qui avaient eu des conditions de vie plus difficiles que d'autres jeunes squatteurs venant de contextes familiaux et sociaux plus favorables. Nous nous interrogeons sur les points suivants : Le squat est-il un mode marginal d'intégration et de mobilité sociale ? Constitue-t-il une étape vers une meilleure intégration, ou accélère-t-il au contraire la marginalisation des jeunes ? Bien que ces pratiques soient mésestimées et considérées comme des infractions pénales, nous tenterons de montrer qu'elles constituent, pour certains jeunes, un espace où ils peuvent faire des apprentissages qui peuvent les aider à sortir de leur situation d'exclusion sociale. La principale hypothèse de cette recherche est que l'activité des jeunes squatteurs peut avoir un potentiel d'expérimentation, de pratiques et de ressources utiles pour eux et pour l'ensemble de la collectivité du squat, lorsqu'elle est développée depuis leur relation et leur cohabitation dans la vie quotidienne.

3 Cette recherche se réfère aux approches biographiques et de « recherche activiste »⁹ et veut contribuer à renforcer la réflexion et la transformation du mouvement social sujet de cette étude. L'auto-analyse des trajectoires des jeunes squatteurs peut renforcer leur capacité d'action et de réflexion. La réflexion autocritique peut permettre d'identifier les réussites obtenues mais aussi les paradoxes, les contradictions et les limites de cette pratique, dans les espaces squattés qui font partie de cette recherche et du mouvement social en général que nous avons étudié.

4 Cet article est divisé en trois sections. Tout d'abord, nous expliquerons ce qu'est la créativité sociale par rapport aux groupes marginalisés. Après, nous mettrons en relation l'approche biographique comme pratique réflexive permettant une meilleure compréhension de soi pour les jeunes squatteurs eux-mêmes. Ensuite, nous présenterons quelques résultats de la recherche mettant en valeur la pratique de squattage comme processus d'inclusion et d'incorporation sociale des jeunes à la société.

La créativité sociale et l'espace social du squat

5 Ce qui nous intéresse ici, c'est d'explorer la créativité et l'action du mouvement social des squats. Nous voulons analyser le sens ainsi que la capacité de transformation de leurs pratiques et de leurs actions collectives. Nous partons, pour ce faire, de l'hypothèse que les jeunes squatteurs sont des acteurs ouverts à vivre des expériences, avec des incertitudes et des risques dans leurs actions.

6 Le mot créativité a aujourd'hui des significations très diverses. Le sens qui nous semble le plus utile pour notre analyse fait référence au concept de « créativité de l'agir » de Hans Joas¹⁰ avec l'usage qu'en fait Tomás R. Villasante¹¹ pour analyser l'action des mouvements sociaux. Cet concept fait référence à un type d'action qui ne se

situé ni dans la logique de l'action « rationnelle » ni dans celle de l'action à visée normative, mais dans une logique d'« expérimentation » dans laquelle les sujets agissent en produisant des projets et des actes, en formulant ainsi des normes nouvelles, en un mot, en créant des objets, des effets et des valeurs. C'est-à-dire qu'il se produit, dans une « situation fondamentalement ouverte, incertaine et risquée du sujet agissant »¹² un potentiel de création de nouvelles règles et de nouvelles formes de faire. Au sens que nous lui donnons dans ce travail, la créativité sociale fait référence à l'exploration et à l'expérimentation, à une action *instituyente* qui crée de nouvelles formes sociales, habituellement comme réponse à une situation adverse ou à un rejet des formes sociales instituées, voulant fréquemment éviter la reproduction de la logique de la domination contre laquelle ces jeunes se rebellent.¹³

7 Ce type d'action peut aider à penser ce qui est vécu comme une difficulté et comme un problème par les sujets eux-mêmes, avec une approche politique. Selon Tomás R. Villsante¹⁴, cette créativité sociale peut émerger dans les groupes, les réseaux et les mouvements sociaux, comme des énergies et des potentiels sociaux qui deviennent des pratiques sociales et d'imagination politique. Elle peut permettre de repenser les manières de faire, d'enquêter et de penser les réalités concrètes dans lesquelles chaque groupe ou mouvement social vit de façon conflictuelle.

8 Il existe de nombreuses situations dans lesquelles les jeunes –en raison d'un manque d'alternative– sont confrontés à un certain nombre de risques subjectifs de manque de motivation, de scepticisme et d'absence d'identification et de reconnaissance. Cela peut effectivement conduire à l'exclusion structurelle et à l'exclusion sociale.¹⁵ L'action des squatters émerge dans des contextes de difficultés liées à un manque d'aide sociale des jeunes pour l'accès au logement, dans un contexte de précarisation du marché du travail et de manque d'espaces pour que les jeunes puissent développer eux-mêmes des activités et des actions en autogestion.¹⁶ Dans l'action des squatters, on trouve une réaction de mécontentement, même de rejet, aussi bien de ces situations d'exclusion que des institutions et des formes sociales établies. Dans leurs efforts pour s'organiser autrement, pour agencer autrement leur vie quotidienne, on trouve des actions créatives que l'on peut interpréter comme des propositions alternatives à leur intégration dans la société, mais qui les obligent aussi à se poser les exigences auxquelles les institutions sociales établies auraient du donner une réponse. Au niveau symbolique, ce sont comme des fissures du système qui permettent de construire des stratégies et des processus pour transformer la précarité sociale et vitale, grâce à la découverte et à l'apprentissage de nouvelles formes de vie en collectivité s'inscrivant dans un développement personnel.

9 La dimension relationnelle –cognitive, affective et émotionnelle– par rapport à la créativité sociale joue un rôle très important dans la pratique du squattage.¹⁷ Certains squatteurs se connaissent déjà avant de squatter et décident d'entamer cette expérience ensemble, sur la base de ces liens. Pour d'autres, le squattage est le moyen qui leur permettra de créer des liens et des relations qui peuvent être durables, mais qui sont également décrits en termes de conflits et d'exigences pouvant limiter, voire même bloquer ces liens. Ces relations sont évoquées dans les récits collectés dans le sens d'une famille ou d'une communauté. Les relations personnelles émergent à partir de l'expérience de vie et de partage de la vie au quotidien, ainsi que sur la base des actions et des activités auxquelles ces jeunes pensent et qu'ils préparent. En conséquence, la créativité sociale émerge et se développe précisément depuis la vie quotidienne,¹⁸ depuis leurs relations de proximité, depuis la rue et le quartier, depuis les activités avec lesquelles ils construisent et partagent. Selon Graciela Aldana¹⁹ il y a aussi une attitude créatrice des sujets qui est définie comme la capacité de jouir, de souffrir et de profiter

du processus créateur. Probablement, ils vont avoir différentes facettes qui vont requérir des objectifs, des buts et des stratégies. C'est enfin la capacité de synthétiser et d'assimiler tout ce qui est découvert ou obtenu.²⁰

- 10 Cette complexité des différents domaines de la vie des jeunes peut favoriser une créativité des pratiques. Celles-ci peuvent être destinées à la construction de la reconnaissance du jeune en tant que sujet ayant des obligations, des droits et des responsabilités. Ces pratiques peuvent être orientées vers la construction de liens, depuis les espaces libres de leur propre milieu, à partir d'une orientation d'expérimentation et d'apprentissage social et culturel avec une approche collective. Il faut accepter que l'incertitude, les conflits et les risques soient des aspects du processus que le jeune lui-même doit éprouver. Il s'agit d'une option éthique et politique d'émancipation dans une éthique de la liberté centrée sur les valeurs de l'autonomie et de la dignité des êtres humains, comme des formes et des processus créatifs visant à renforcer la diversité et à développer de nouvelles subjectivités.²¹

Approche méthodologique

- 11 La recherche empirique a été menée à partir de quatorze récits de vie individuels et d'un récit collectif qui a été développé dans un atelier proposé par la chercheuse. Les squatteurs qui ont participé à cette recherche ont été sélectionnés pour avoir eu une trajectoire d'entre trois et dix ans dans la pratique du squattage. Sur quatorze, huit sont des hommes et six des femmes, âgés de 23 à 35 ans. Sept d'entre eux provenaient de quartiers dits sensibles ou en crise, notamment de la banlieue de Barcelone, et avaient eu des conditions de vie difficiles, en raison de moyens économiques précaires et d'un manque de vie sociale ; dans certains cas, ils avaient des expériences de prédélinquance. L'autre moitié des squatteurs provenait de quartiers plus favorisés de Barcelone ; ils étaient issus de familles de classe moyenne. Ils avaient presque tous fait des études au niveau universitaire mais, dans certains cas, incomplètes en raison de leur initiation au squattage. Pour croiser la pratique de squattage avec la créativité sociale, nous avons adopté l'option méthodologique de faire des analyses de contenu croisées des quatorze récits de vie individuels ainsi que du récit qui a été fait à partir de l'atelier avec l'ensemble du groupe.

L'approche biographique en tant que pratique réflexive et de compréhension

- 12 Cette option méthodologique de l'histoire biographique nous rapproche de l'expérience et des connaissances pratiques, qu'il est difficile d'atteindre par d'autres moyens. Elle nous rapproche, en effet, de la construction de nouvelles subjectivités, de nouveaux acteurs et de nouvelles identités. Cela peut être fait à partir de l'observation, de l'analyse et de la compréhension de la signification que le squat a pour chacun des jeunes dans sa vie, comme processus de transformation sociale, vitale et créative, qui est activé dans la vie quotidienne dans des contextes de changement.
- 13 Pourquoi avons-nous besoin de la dimension de la vie quotidienne ? Selon Agnès Heller, cette dimension est l'espace dans lequel nous construisons notre histoire et nous développons nos capacités de base, de même que nos pratiques. Le monde de la vie quotidienne met l'individu en rapport avec la société. La vie quotidienne crée le lien avec l'objet et les groupes, et sert de cadre mais surtout de trame qui produit plusieurs

sens et significations. Selon Pichon Rivière (1988), c'est la possibilité de passer des groupes objets aux groupes sujets, de déployer leurs compétences à partir d'une pensée divergente et créative.

14 L'approche biographique place les sujets et leur cadre dans une situation dynamique²². Le sujet, qu'il soit individuel ou collectif, est un acteur ayant des perceptions, des croyances, des valeurs et une activité qui jouent un rôle dans le changement social : la subjectivité en tant que source de connaissances sociologiques. Les histoires de vie peuvent aussi les guider dans leurs actions avec leurs contradictions et leurs paradoxes. Elles peuvent également donner lieu à une véritable conscience de groupe par rapport au moment historique et politique.²³ Les récits de vie peuvent devenir un outil pour renforcer l'auto-analyse, la réflexion et la prise de conscience. Ils peuvent ainsi activer ou créer les ressources nécessaires pour sortir de la marginalisation ou de l'exclusion sociale²⁴. C'est un outil à l'usage des groupes et des collectifs en situation défavorisée pour favoriser l'*empowerment*.

15 Nous avons donc sélectionné ses quatorze histoires de vie individuelles en fonction de différentes variables objectives –âge, classe sociale, sexe, origine, etc.– ou spécifiques –trajectoire de vie dans un squat entre trois et huit ans et participation à un ou plusieurs projets de squat à Barcelone ou dans la périphérie, en tenant compte des situations différentes : vie en couple, seul ou avec des enfants, etc.

L'atelier comme exemple de recherche-action d'une pratique réflexive et d'*empowerment*

16 À partir des quatorze biographies collectées, nous avons proposé de faire un atelier collectif, ce qui nous a permis de construire un récit polyphonique. Cela n'a été organisé que pour l'un des trois axes de la créativité sociale : l'axe collectif. L'atelier a permis, en particulier, une réflexion sur quatre grands thèmes : l'identité, l'autogestion, les relations en général et les relations de cohabitation en particulier.

17 L'atelier est une pratique de recherche-action. L'objectif de cet outil est de pouvoir émettre une réflexion de second niveau sur les récits de ces jeunes, afin d'étendre et d'amplifier la réflexion et la transformation sociale de ce groupe et du mouvement des squatteurs en général. Une fois la recherche terminée, celle-ci a donné lieu à de nombreux débats sur les thématiques de l'étude et, comme toute recherche-action, elle a produit des effets sur le public étudié.

18 Ainsi, le retour des récits individuels a eu un certain impact sur les jeunes squatteurs. Pour certains, leur récit leur a semblé étrange. Ils ont eu une certaine difficulté à s'identifier et à se reconnaître dans leur propre histoire, à cause des expressions et de l'argot qu'ils avaient utilisés. Pour d'autres, l'impact venait de la prise de conscience d'avoir partagé leur espace d'intimité avec la chercheuse. D'autres encore ont utilisé leur récit pour obtenir la reconnaissance de leur famille et de certains de leurs amis. Le récit pour eux acquiert une fonction de prise de conscience et d'estime de soi, avec des moments de difficulté, de blocage, mais aussi des moments créatifs. Certains ont voulu partager leur récit avec leurs amis ou parents, comme une manière de reconnaissance et de valorisation de tout ce qu'ils ont vécu, expérimenté dans leur trajectoire de vie.

Résultats et discussion : la pratique du squat comme forme d'inclusion

sociale

19 Cette pratique d'occupation consiste à prendre possession d'un territoire, d'un lieu ou d'un bâtiment et de s'y installer. Squatter, c'est vivre dans un immeuble sans le consentement de son propriétaire.²⁵ Il faut cependant souligner que certains de ces immeubles n'ont aucune fonction sociale et qu'ils sont laissés dans un état d'abandon et de délabrement progressif. Ces immeubles font d'ailleurs souvent l'objet d'une spéculation urbaine. Le concept même de squattage a un sens symbolique. D'une part, cela signifie « remplir l'espace », c'est-à-dire créer et donner de nouvelles fonctions sociales aux immeubles qui ont été abandonnés depuis longtemps. D'autre part, squatter est aussi décrit comme une action symbolique de libération de ces espaces pour y développer des projets qui doivent permettre aux squatteurs d'expérimenter des voies de transformation sociale et alternatives à celles qu'impose le système du monde capitaliste²⁶.

Les squats comme espaces de socialisation alternative au social institué

20 À partir de l'analyse de contenu des quatorze récits de vie, on ne peut pas montrer que dans tous les squats il est possible de développer des pratiques créatives pour les jeunes ainsi que pour l'ensemble de la collectivité qui y habite. Cependant, la pratique du squattage peut devenir l'occasion de l'apprentissage et de la construction de formes alternatives d'organisation, de relation, de cohabitation et de vie par rapport à un social institué avec lequel certains jeunes sont en conflit ou bien en rupture.

21 Les jeunes squatteurs, issus de familles ouvrières, qui ont vécu des conditions socioéconomiques de forte précarité et qui vivent dans des quartiers plus défavorisés à Barcelone et dans sa banlieue²⁷ (Cornellà, L'Hospitalet de Llobregat ou bien El Prat de Llobregat) nous racontent dans leurs récits des histoires de décrochage scolaire, de consommation de drogues, d'initiation à la délinquance et d'usage récurrent des services sociaux.

22 « Ma famille vivait dans une maison qui avait 35 mètres carrés et nous étions toujours dans la rue parce que nous gênions à la maison. J'étais donc tout le temps dans la rue et j'ai essayé absolument toutes les drogues, toutes. »

23 Ces jeunes situent le début de leur expérience de squattage dans un imaginaire du « vivre sans espoir ». Pour ces jeunes, en effet, les squats ne s'inscrivent pas dans le cadre d'une recherche consciente mais plutôt dans l'expérimentation d'actions et de pratiques plus radicales. Dans leurs récits, ces jeunes racontent des expériences de marginalisation et de délinquance qu'ils ont vécues avec leurs amis ou leurs pairs dans leur quartier défavorisé.

24 « C'était une époque dure de délinquance, de drogues. En fait, la majorité de mes amis du quartier de cette époque ont terminé toxicos et beaucoup sont en prison, et alors avec un groupe d'amis punks que j'ai connu nous avons décidé de faire le squattage pour avoir un lieu. »

25 Après le premier squat, qu'ils décrivent comme chaotique et sans aucun caractère politique ou revendicatif, ils ont entamé un processus d'ouverture et de connaissance d'une toute nouvelle réalité et des perspectives que pouvaient leur offrir les squats. Les appuis qu'ils ont reçus dans ces premiers squats sont décrits comme des clés pour s'ouvrir à l'expérimentation et aux apprentissages qu'ils ont faits ensuite.

26 « Dans le squat, nous avons commencé à découvrir des gens qui se préoccupaient et

étaient solidaires avec nous et ils nous ont beaucoup aidés quand nous avons dû préparer une note de presse ou écrire un article. »

27 Pour ces jeunes, la pratique du squattage était une surprise et une découverte par rapport à leur imaginaire et leur projection dans le futur. L'initiation dans des espaces squattés, c'était une opportunité pour accéder à de nouveaux apprentissages qu'ils ne pouvaient pas imaginer avant de squatter. À partir des expériences dans les squats, ils ont découvert de nouvelles significations dans leurs trajectoires de vie, en rupture avec le social institué qu'ils ont vécu. On ne peut pas affirmer que cette pratique apporte toujours une socialisation alternative et qu'elle puisse devenir un moyen d'inclusion sociale mais, pour les jeunes de cette recherche, elle leur a permis de s'éloigner de la marginalité et de la criminalité qui caractérisaient leur groupe de pairs dans leurs quartiers.

28 Pour les jeunes squatteurs provenant de familles de classe moyenne et de contextes plus favorisés, cette pratique est aussi un laboratoire de socialisation alternative aux formes et aux styles de vie très différents de ceux qu'ils ont vécus avec leurs familles, par rapport à leurs pairs du lycée ou de l'université. Pour ce groupe, cela a surtout été une rupture de leur trajectoire de vie et des attentes de promotion et de mobilité sociale qu'avaient leurs familles à leur égard. Pour eux, c'était plutôt l'occasion de mettre à l'épreuve la cohérence de leurs idées critiques sur la société de consommation, l'autoritarisme ou le sexisme, par exemple ; cela leur a aussi permis de mettre en pratique des valeurs alternatives au quotidien.

29 « Le squattage m'a permis de réfléchir sur le poids de l'éducation catholique et autoritaire que j'ai vécue. Il m'a permis de travailler les contradictions de cet autoritarisme que j'ai vécu avec les relations quotidiennes. »

30 Pour les jeunes défavorisés, la dimension collective est plus forte et plus évidente que pour les jeunes plus favorisés. Ils ne parlent pas de projets personnels mais plutôt de projet collectif. Ils ne pensent pas à dissocier leur projet personnel du projet collectif. Ils ne peuvent pas s'imaginer leur vie sans un projet collectif.

31 « Je n'imagine pas ma vie d'une autre manière qui ne soit pas dans une communauté et d'une forme collective, avec les espaces de réflexion, de débat et de critique du monde dans lequel nous vivons, je ne peux pas me l'imaginer d'une autre manière ! »

32 Par contre, dans le deuxième groupe, ils questionnent davantage que les premiers le sens et la connexion entre le projet collectif et leur projet personnel. Il doit y avoir une connexion entre ces deux projets, ils doivent se nourrir l'un de l'autre. Par contre, ils peuvent mettre en question le sens de la pratique par rapport à leur trajectoire de vie.

33 « Dans un premier temps du squat, on fait ensemble, mais j'ai eu besoin de chercher et de trouver mon espace individuel, mes projets personnels qui peuvent cadrer avec le projet du squat. »

34 Le squat est vécu comme un espace différent des agents de socialisation institués tels que la famille, l'école, les médias, les entreprises ou les associations. Ces jeunes sont arrivés aux squats pour différentes raisons, à partir des groupes de pairs, du militantisme dans des groupes politiques de gauche, ou par leur participation à des actions collectives qui se sont déroulées dans les squats mêmes ou bien dans l'espace public. Ce moment d'initiation est décrit dans tous les récits comme une rupture avec le social institué, et dans plusieurs narrations comme une rupture avec les agents de socialisation « traditionnels », même s'ils en ont eu de bonnes expériences ; Cette rupture initiatrice est décrite de manière plus explicite quand ils ont eu des expériences conflictuelles avec ces agents, tout spécialement avec la famille, le lycée, le travail, etc.

35 « J'étais en désaccord avec ma famille, parce que je n'allais pas être ce qu'ils voulaient que je sois. Mon incorporation dans le squat était une grande préoccupation pour mes

parents parce que je l'ai fait sans rien leur dire. »

36 Dans les squats, on peut trouver des identités multiples, et des jeunes ayant des idéologies très différentes (anarchisme, indépendantisme, communisme, etc.). L'identité du squat s'est construite surtout à partir de ce qu'ils ont en commun, ce qui les rapproche et moins sur ce qui les sépare : l'objectif est de chercher des formes d'organisation et d'action en commun à partir de la reconnaissance de leurs différentes idéologies, de leurs trajectoires de vie, de leurs expériences antérieures, etc.

37 À partir des récits de vie, on peut distinguer au moins deux identités. La première est surtout esthétique et la seconde plus éthique et politique. La première est caractéristique des jeunes squatteurs qui utilisent tous les éléments symboliques de cette pratique mais qui n'ont aucun projet dans le squat. Pour ces jeunes, cette pratique peut aussi devenir un espace de marginalisation vis-à-vis des voisins du quartier, de la ville en général, mais aussi par rapport aux autres squatteurs qui ne les identifient pas comme des « squatteurs véritables » dans le sens où ils n'apportent qu'une image marginale et très différente de celle qu'ils veulent montrer. C'est pour cette raison qu'il y a des activistes squatteurs qui ont décidé consciemment de changer leur esthétique comme stratégie pour se distancier de cette identité stigmatisante

38 La deuxième identité, éthique et politique, a été définie à partir de tout ce qu'ils veulent changer par rapport au système et à un modèle de société perçu comme dominant. C'est une identité complexe qui ne peut se construire qu'à partir d'un projet collectif et à partir d'une expérimentation développée au quotidien, de mise en pratique d'autres formes d'organisation, de relation, de cohabitation, d'autogestion, etc. C'est une identité qui se construit aussi au travers de la réflexion sur le processus d'essai-erreur, et d'identification des contradictions, des réussites mais aussi des limites.

39 « Je sentais que j'apprenais beaucoup, aussi bien à un niveau d'attitude vitale que de discours. Tout à coup, il fallait comprendre la politique comme quelque chose qui faisait partie de ma vie. Chaque décision que nous prenions était l'occasion de pouvoir parler de manière très proche et très humaine. »

40 Pour mener cette réflexion dans tous les squats objets de cette recherche, ils ont mis en pratique des espaces de réunion du groupe du centre social squat, avec les différentes instances qui peuvent utiliser l'espace pour faire des activités (culturelles, artistiques, politiques, sportives, etc.). Il s'agit de réunions qu'ils font au moins une fois par semaine et auxquelles participent tous les jeunes squatteurs. Ils ont aussi organisé des journées de réflexion monographiques sur le patriarcat, des alternatives au capitalisme, les origines et les conséquences du racisme, etc. Dans deux squats, nous avons aussi trouvé des assemblées spécifiques pour parler des relations de cohabitation et de la gestion des émotions et des conflits.

41 Ils présentent l'identité « squatte » comme ouverte, mais dans leurs récits on a pu aussi constater que leur construction est fermée, exclusive. Certains jeunes squatteurs nous ont parlé de l'existence d'un « manuel du bon squatteur ». C'est un code implicite qui n'est pas écrit mais qui impose des exigences pouvant même arriver à paralyser toute action, spécialement avec les jeunes qui entrent dans un espace squatté déjà en fonctionnement.

42 Ainsi, les squats peuvent être des laboratoires pour l'action, la socialisation, de nouvelles connaissances à partir d'un apprentissage essentiellement autodidacte et partagé. Ils reconnaissent que la pratique du squattage peut devenir un espace pour l'apprentissage d'autres manières de faire, d'être, de sentir, d'entrer en relation, de vivre ensemble et en collectivité, mais que cela n'arrive pas non plus dans tous les squats.

43 La pratique du squattage se base sur l'auto-organisation et l'autogestion, à partir d'une perspective collective. L'autogestion est une pratique d'apprentissage

démocratique et social²⁸ qui ne peut devenir transformatrice qu'à partir de la réflexion sur l'action, sur les apprentissages, ainsi que sur l'identification des limites ou des contradictions. La réhabilitation des espaces squattés est une magnifique occasion pour apprendre à socialiser les savoirs et les connaissances qu'ont certains squatteurs, comme la maçonnerie, la plomberie, l'électricité, la peinture, à faire un peu de tout sur la base de valeurs post-matérielles, de recyclage, de réutilisation, d'échange, etc.

44 « J'ai appris à tout faire, parce que c'était un espace qu'il fallait réhabiliter complètement et qu'on devait apprendre à le faire avec des matériaux qui étaient en très mauvais état, qu'on trouvait dans la rue ou dans les containers, et qu'on recyclait.

45 Là, on a appris à limiter nos besoins, à socialiser, à organiser des activités, la vie avec les gens, et à rendre les espaces plus agréables pour y vivre ensemble. »

46 Paradoxalement, les jeunes, dans leurs narrations, reconnaissent qu'ils ont pu avancer quant à l'auto-organisation et à l'autogestion, mais avec beaucoup de difficultés dues aux délogements et à la répression exercée sur le mouvement. Ils ont créé des stratégies d'organisation et d'autogestion dont, entre autres, l'organisation des activités quotidiennes afin que tout le monde s'engage vis-à-vis du groupe. Un autre exemple de stratégie est la socialisation de l'information sur des aspects organisationnels et de fonctionnement afin que tous soient au fait des éléments pratiques et du caractère non indispensable de chacun. Quelques *Centres sociaux squats* agissent comme de véritables centres logistiques et fournisseurs de matériels en tout genre permettant de réaliser les actions.

47 Toutes ces expériences sont vécues comme de nouveaux apprentissages à la fois personnels et collectifs, et des modes de socialisation alternative par rapport au social institué. On a voulu montrer des éléments peu connus de l'intérieur de cette pratique en contraste avec le regard stigmatisant et criminalisé des médias et des pouvoirs publics sur les squats. Ce regard dominant omet un autre regard de reconnaissance et de valorisation de tout ce qui peut émerger dans certains squats, qui est construit de façon créatrice, par l'expérimentation (essai-erreur) et qui veut être transformatrice par rapport au système du monde capitaliste.

Le squattage comme passage pour l'incorporation sociale des jeunes

48 Dans la société du post-fordisme, l'incertitude des voies et les perspectives peu flatteuses qui sont offertes aux jeunes peuvent expliquer pourquoi ceux-ci changent d'orientation d'avenir et de façon de construire leur vie. Ils peuvent même adopter une position difficile, voire dangereuse. Selon Peter Kelly,²⁹ ces transitions sont de plus en plus orientées vers des « zones sauvages », qui sont les segments de la société dans lesquels l'intégration sociale et ses résultats sont moins prévisibles et contrôlables, et qui ont, peut-être, été moins étudiés par la recherche. Selon Andreas Walther,³⁰ la reconnaissance et la valorisation des stratégies et des espaces collectifs sont à la fois nécessaires et très importantes, parce qu'elles peuvent être riches en apprentissages informels, et qu'elles peuvent être à l'origine de motivation et d'opportunités pour des activités d'expérimentation et de réflexion. Bien que cette pratique soit identifiée comme illégale,³¹ il ne faut pas la sous-estimer. Il faut plutôt l'étudier comme une pratique possible située hors du social institué ou en conflit avec lui, mais qui peut permettre des apprentissages pouvant contribuer à l'incorporation sociale pour certains jeunes.

49 Dans l'expérience que nous avons connue au travers des narrations des acteurs, les

squats, compris comme un réseau de relations, de possibilités d'expérimentations, d'exploitation toute sorte de ressources, d'échange des savoirs, de réduction des besoins, etc. ont joué un rôle d'inclusion sociale pour ces jeunes qui vivent dans les quartiers défavorisés, parce qu'ils ont eu l'occasion de vivre des expériences qui les éloignaient de leur réalité de précarité existentielle.

50 Ces jeunes, dont certains ont connu des difficultés de scolarité, ont été des usagers des services sociaux, ont eu des problèmes avec la drogue et avec le système judiciaire pour leur appartenance à des squats, ont créé en 2000 une association de lutte contre la marginalisation dans la banlieue de Barcelone. C'est une plate-forme qui agit dans un double sens, d'un côté, comme haut-parleur pour dénoncer les discriminations et les abus liés aux processus de marginalisation et, d'un autre côté, comme espace d'accueil et de propositions alternatives pour sortir du processus d'exclusion sociale. Le squat a été, en particulier pour ces jeunes, une alternative qui a permis de réduire les risques subjectifs d'influence sur la motivation et l'identification nécessaires pour éviter l'exclusion sociale.

51 La pratique du squattage se base donc sur l'auto-organisation et l'autogestion, toujours dans une perspective collective. Cette orientation est ce qui permet de créer des liens et des relations durables qui sont présentés, dans de nombreux récits, comme une famille ou une communauté. Dans ces espaces, les relations personnelles émergent à partir des activités qui sont réalisées et du partage de la vie quotidienne. C'est une pratique qui a eu une capacité éducative, comme espace de socialisation. C'est un espace qui leur a permis de s'exprimer personnellement et de travailler d'une manière conjointe le personnel et le collectif.

52 Nous pouvons explorer la signification que cette pratique a pour ces jeunes à partir des idées d'« *incompletezza* » d'Alberto Melucci ou de « non achèvement » de Georges Lapassade, ou encore autour des « états liminaux » de Victor Turner, liés aux rites de passage. Ceux-ci montrent une attitude et une plus grande prédisposition vitale d'ouverture qui leur permet de déployer des ressources cognitives et de rechercher de nouvelles significations. Le fait de vivre un processus de développement avec incertitude, comme incomplet et non fini, est-il justement ce qui explique qu'ils peuvent s'ouvrir à de nouvelles possibilités et à de nouvelles subjectivités ?

53 Cette condition d'ambiguïté, de se sentir comme « passager », sans destin prédéterminé, est, peut être, ce qui permet aux jeunes de s'ouvrir au défi, non sans danger, de vouloir vivre la vie en termes d'expérimentation sociale et vitale. C'est cela qui leur autorise à construire d'autres formes et d'autres styles de vie leur permettant l'émancipation à un niveau personnel et collectif. Les changements structuraux et sociaux que comporte la nouvelle organisation de la société postmoderne ainsi que la répercussion que ces changements ont chez les agents socialisants nous situent dans des scénarios complexes où sont cachées les limites traditionnelles attribuées à la condition de jeune. Loin d'être réduits au passage de l'école au monde du travail, les processus de transition réfèrent ici au passage de l'adolescence sociale à la pleine émancipation, à la vie adulte et, par conséquent, à une relation aux attentes vitales propres de ces jeunes.

54 Dans une dimension culturelle, l'initiation au squat peut être interprétée comme un ensemble de rites de passage, de possibilités qui sont ouvertes et qui peuvent constituer la porte d'entrée à une nouvelle étape sociale de la vie, dans laquelle la pratique du squattage se présente comme une option sociale et vitale. Le squat, dans ce cas, est un espace de socialisation dans des valeurs post-matérielles³², dans des discours, mais surtout dans des pratiques alternatives : socialiser, recycler, réutiliser, échanger, etc³³. Ces pratiques peuvent permettre de développer une « boîte à outils » ainsi que quelques

ressources en termes d'habileté et de dextérité cognitives, instrumentales et relationnelles qui ne sont pas acquises à partir des agents socialisants traditionnels.

55 Ainsi, pour les uns, la pratique du squattage a été une école du féminisme ; pour d'autres, une école d'ateliers de travaux manuels ; pour d'autres encore, une école de formation politique ; mais, pour tous, c'est une école de la vie. Le processus d'expérimentation et de vie en commun propre leur a permis de redéfinir leurs vies à partir de nouvelles pratiques, de nouvelles valeurs et de nouveaux sens ; c'est-à-dire les pratiques et les discours qu'ils évaluent comme importants, significatifs et auxquels, en même temps, ils ne veulent pas renoncer. Dans cette recherche, nous avons pu vérifier comment certains jeunes vivent entre 6, 8 et jusqu'à 10 ans dans des squats et ne s'imaginent pas leur vie organisée avec d'autres valeurs et d'autres sens très différents de ceux qu'ils ont pu construire. Dans leurs imaginaires d'avenir, ils ne savent pas s'ils vont pouvoir continuer à vivre dans les squats mais ils ne veulent pas renoncer à tout ce qu'ils ont conquis et obtenu.

56 « Je ne peux pas m'imaginer un autre scénario d'avenir qui ne soit pas de pouvoir poursuivre ma vie avec ce sens, avec la collectivité, l'autogestion, avec tous les apprentissages que nous avons faits ici. »

57 Au cours du processus de construction de ces nouvelles identités, les espaces ne sont pas seulement compris comme des espaces physiques mais aussi comme des espaces symboliques.

58 Les espaces sont vécus comme libres parce qu'ils permettent de développer des projets et de vivre, en même temps, ce processus d'évolution personnelle. Comme l'expose Ivan Miró,³⁴ le squat n'est pas une manière de pratiquer la désobéissance, mais surtout une manière de vivre dans la désobéissance et de comprendre, en même temps, que la politique se construit à partir du déploiement des processus d'autogestion dans le cadre de la vie quotidienne. En ce sens, le sentiment de partager ce défi peut agir comme un mécanisme de paralysie ou, au contraire, d'élévation (*empowerment*) du groupe lui-même.

59 « Le groupe dans le squat est très important parce qu'il permet de reconsidérer les choses, de réfléchir sur notre manière de faire, sur notre manière de fonctionner, de savoir si nous sommes ou non satisfaits de ce que nous faisons ; nous apprenons à faire beaucoup de choses ensemble. »

60 Les aspects affectifs et émotifs, la construction d'un réseau de liens et de relations agissent comme des éléments nucléaires. Ces aspects dotent de sens et de force le groupe et le processus davantage que d'autres aspects et d'autres dimensions. Les liens et les sentiments permettent de construire une identité d'un « nous » qui est toujours identifié comme une famille ou une communauté. La même pratique suppose l'expression de celui qui ne veut pas s'intégrer. On ne se trouve pas dans le squat pour construire et nourrir l'imaginaire autour de l'idée qu'« un autre monde est possible », mais à partir de l'expérimentation démontrée que d'autres formes de faire, d'être, de sentir, sont elles aussi possibles.

Conclusion

61 De ce point de vue, il serait intéressant que les pouvoirs publics, qui ont construit une image et une représentation sociales des jeunes et des pratiques de squattage, pour l'essentiel à partir de leur remise en question et de leur dévalorisation, en se basant sur l'illégalité de cette pratique³⁵, puissent considérer une autre représentation sociale : une représentation basée sur ce qui émerge et est construit de l'intérieur, avec les pratiques

d'expérimentation mêmes des jeunes, avec la recherche de formes alternatives d'organisation, de relation et d'apprentissage de la vie d'une manière autonome dans la perspective de la vie quotidienne.

62 Il y a un fossé entre les politiques publiques qui visent à combattre les risques d'exclusion sociale dans la transition des jeunes et les attentes vitales de ceux-ci. Quand les jeunes choisissent de s'intégrer dans des contextes plus « informels », comme c'est le cas dans cette recherche ou dans beaucoup d'autres exemples,³⁶ ils courent le risque d'être étiquetés par les institutions comme « marginaux », « défavorisés » ou « antisystème ». Cependant, on remarque que certaines de ces options leur permettent de concilier différents aspects de leur vie et de se sentir reconnus en tant que sujets. Andreas Walther et d'autres chercheurs de l'European Group for Integrated Social Research (EGRIS) se posent la question des « politiques qui doivent s'affronter à des objectifs contradictoires ou aux dilemmes qui minent leur efficacité ». Conçues comme des politiques d'intégration sociale, basées exclusivement sur les institutions et les programmes formels, elles devraient peut être prendre en compte d'autres modèles ouverts à des stratégies et à des ressources « informelles », bien que cela les oblige à accepter que les résultats puissent être incertains. Les institutions publiques devraient reconstruire les structures d'intégration sociale qui ont été démantelées par cette déstabilisation des transitions et des modèles vitaux.

63 Dans le même sens, Ulrich Beck³⁷ propose que les institutions offrent des promotions : des espaces et des ressources permettant aux individus d'apprendre, d'agir et de prendre des décisions. En définitive, la légitimité démocratique des institutions dans cette ère postmoderne a besoin d'une participation active des individus, en ce qui concerne leurs choix, leur influence et le fait d'être reconnus comme auteurs de leur propre biographie.³⁸ D'autre part, dans les conditions actuelles d'instabilité et d'incertitude, une conduite innovatrice est requise, une conduite capable de générer des solutions adéquates, vastes et hétérogènes. Pour cela, les espaces sociaux ont besoin d'être ouverts à l'engagement actif des individus dans leur recherche de stratégies pour agir dans des conditions d'insécurité et d'incertitude, au lieu d'essayer de les soumettre à un plus grand contrôle et à une plus grande standardisation.

64 Selon les propos de Peter Kelly³⁹, « il s'agit de provoquer des expériences dans les « zones sauvages » de la société, au lieu d'essayer de « domestiquer » ces zones à tout prix. Par conséquent, une perspective orientée vers « l'informel », en termes d'intégration sociale, peut être hautement utile pour dépasser la brèche structurelle qui existe entre les politiques, les institutions et les jeunes. Il ne s'agit ni de régulariser, ni d'inclure « l'informel » dans la planification politique et dans la rhétorique, mais de reconnaître les espaces et les contextes d'expérimentation qui représentent le lieu adéquat pour des pratiques d'émancipation des jeunes et de construction de la citoyenneté, même si ces pratiques se développent depuis une position de désobéissance ou de transgression ».

Bibliographie

Adell (Ramón), « Movimientos sociales en los años noventa: Volumen, actores y temas de movilización » dans *Una mirada sobre la red. Anuario de movimientos sociales*, 2000, p. 304.

Adell (Ramón) et Martínez (Miguel) (coord.), *¿Dónde están las llaves? El movimiento okupa: prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352.

Aldana (Graciela), *La travesía creativa. Asumiendo las riendas del cambio*, Bogotá, Creatividad e Innovación Ediciones, 1996, p. 300.

Asens (Jaume), « La represión al “movimiento de las okupaciones”: del aparato policial a los

mass media», dans *¿Dónde están las llaves? El movimiento okupa: prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352.

Bailey (Ron), *The Squatters*, Harmondsworth, Penguin, 1973, p. 227.

Beck (Ulrich), *The Brave New World of Work*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 202.

Bieri (Sabin), « Contested places: squatting and the construction of “the urban” in the Swiss cities », *Geo Journal* 58, 1^{er} octobre 2002, p. 207-215.

Burgess (Paul), « The third Sector: ghetto for the disadvantaged or springboard toward integration? », dans *Young people and contradictions of Inclusion: towards Integrated Transition Policies in Europe*, Bristol, Policy Press, 2003, p. 145-163.

Butler (Avril) « Who do we think we are?: self and reflexivity in social work », dans *Qualitative Social Work*, vol 6, sep. 2007, pp. 281-299

Calle (Angel), « Okupaciones. Un movimiento contra las desigualdades materiales expresivas », dans *Tendencias en desigualdad y exclusión*, Madrid, Sistema, 2004, p. 275.

Casal (Joaquim), García (Maribel), Merino (Rafael) et Quesada (Miguel), « Aportaciones teóricas y metodológicas a la sociología de la juventud desde la perspectiva de la transición », *Papers, Revista de Sociología*, n° 79, 2006 p. 21-48.

Colectivo Situaciones, *Mal de altura. Viaje a la Bolivia insurgente*, Buenos Aires, Tinta Limón Ediciones, 2005.

Col·lectiu Investigació, *Recerca activista i moviments socials*, Barcelone, éd. El Viejo Topo, 2004.

Conti (Antonio) et al., *Nociones comunes. Experiencias y ensayos entre investigación y militancia*, Madrid, Traficantes de Sueños, 2004, p. 208.

Corr (Andres), *No Trespassing. Squatting, rent strikes and land struggles worldwide*, Cambridge MA, South End Press, 1999, p. 244.

Coutant (Isabelle), *Politiques du squat. Scènes de la vie d'un quartier populaire*, Paris, La Dispute, 2000, p. 221.

Costa (Carmen), Pallarés (Joan) et Feixa (Carles), *Movimientos juveniles en la Península Ibérica: graffitis, grifotas, okupas*, Barcelone, Ariel, 2002, p. 300.

Feixa (Carles), *Culturas Juveniles en España 1960-2004*, Madrid, Injuve, 2005,

Feixa (Carles) et Porzio (Laura), *Culturas juveniles en España 1960-2004*, Madrid, Injuve, 2004, p. 384.

Gomà (Ricard) et Ibarra (Pedro) (Coord.), *Creadores de democracia radical. Movimientos sociales y redes de políticas públicas*, Barcelone, Icaria, 2002, p. 267.

González (Robert), « Los movimientos por la okupación. 20 años por la especulación del capital » dans *Mientras Tanto*, nos 91-92, 2004, p. 177-194.

González (Robert), Pelàez (Lluc) et Blas (Asier), «Okupar, resistir y generar autonomía. Los impactos políticos del movimiento por la okupación» dans *Creadores de democracia radical. Movimientos sociales y redes de políticas públicas*, Barcelone, Icaria, 2002, p. 267.

Guzman-Concha (César), « Squatters and radical movements in the European urban order » dans *The American Sociological Association Annual Meeting, Sheraton Boston and the Boston Marriott Copley Place, Boston, MA, 2008*, p. 21.

Heller (Agnes), *Sociologia de la vida cotidiana*, Barcelone, Península, 1977, p. 418.

Herreros (Tomás), «El movimiento okupa a finales del siglo XX», dans *Asamblea de Okupas de Terrassa. Okupación, Represión y Movimientos Sociales*, Madrid, Diatriba editorial-Traficantes de Sueños, 1999, p. 167.

Herreros (Tomás), «Movimiento de las okupaciones y movimientos sociales: elementos de análisis para el caso de Cataluña», dans *¿Dónde están las llaves? El movimiento okupa: prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352.

Hodkinson (Stuart) et Chatterton (Paul), «Autonomy in the city? Reflections on the social centres movement in the UK», *City 10* (3), 2006, p. 45-125.

Inglehart (Ronald), « Modernization and Postmodernization. Cultural, Economic and Political Change », dans *43 societies*, Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 266.

Joas (Hans), *La creatividad de l'agir*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1999.

- Kelly (Peter), « Wild and Tame Zones: Regulating the Transitions of Young at Risk », *Journal of Young Studies*, vol. 2, n° 2, 1999, p. 193-211.
- Kieselbach (Tomas) *et al.*, Youth unemployment and social exclusion: comparison of six European Countries, NOVA Rapport 18/00, 2000.
- Lapassade (Georges), *La entrada en la vida*, Madrid, Fundamentos, 1973, p. 290.
- Llobet (Marta), « Contracultura, creatividad y redes sociales en el movimiento okupa », *¿Dónde están las llaves? El movimiento okupa: prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352.
- Marinas (Marina), « De la evasión a la rebeldía. Una lectura sociológica del fenómeno okupa en España », dans Tezanos, J. F. (éd.), *Tendencias en desigualdad y exclusión social*, Madrid, Sistema, 1999, p. 275.
- Marinas (Marina), « Derribando los muros del género: mujer y okupación », *¿Dónde están las llaves? El movimiento okupa: prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352.
- Martínez (Miguel), *Okupaciones de viviendas y centros sociales. Autogestión, contracultura y conflictos urbanos*, Barcelone, Virus, 2002, p. 324.
- Martinez (Miguel), « The Squatters' Movement: Urban Counterculture and Alter-Globalization Dynamics », *South European Society & Politics*, vol. 12 (3), 2007, p. 151.
- Melucci (Alberto), « ¿Qué hay de nuevo en los movimientos sociales? De la ideología a la identidad », dans *Los nuevos movimientos sociales*, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, 1994, p. 119-150.
- Mikkelsen (Flemming) et Karpantschov (Rene), « Youth as a Political Movement: Development of the Squatters' and Autonomous Movement in Copenhagen », 1981-95. *International Journal of Urban and Regional Research* 25 (3), 2001, p. 609-628.
- Miles (Steven), « The art of learning: empowerment through performing arts », dans *Young people and contradictions of Inclusion: towards Integrated Transition Policies in Europe*, Bristol, Policy Press, 2003, p. 145-163.
- Miro (Ivan), « Les okupacions: de la desobediència al contropoder », dans *Tranversal. Revista de Cultura Contemporània*, n° 19, novembre 2002, p. 56-60.
- Montagna (Nicola), « The de-commodification of urban space and the occupied social centres in Italy », *City 10* (3), 2006, p. 20.
- Navarrete, (Lorenzo), *La Autopercepción de los jóvenes ocupas en España*, Madrid, Injuve, 1999, p. 79.
- Pichon-Riviere (Enrique), *El proceso creador: del psicoanálisis a la psicología social* (III), Buenos Aires, Nueva Visión, 1988, p. 104.
- Piussi (Ana Maria), *Formar i formar-se en la creació social*, Valence, Edicions del Creci Denes Editorial, 2005, p.191.
- Pruijt (Hans), « Is the institutionalisation of urban movements inevitable? A comparison of the opportunities of sustained squatting in New York City and Amsterdam », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 27 (1), 2002, p. 133-157.
- Pruijt (Hans), « Okupar en Europa », dans *¿Dónde están las llaves? El movimiento okupa: prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352.
- Rebellato (José Luis), « La globalización y su impacto educativo-cultural. El nuevo horizonte posible », dans *Diálogos, Educación y Formación de Personas Adultas*, vol. 19-20, 1999, p. 7-28.
- Riechmann (Jorge) (coord.), *Necesitar, desear, vivir. Sobre necesidades, desarrollo humano, crecimiento económico y sustentabilidad*, Madrid, La Catarata, 1999, p. 291.
- Rodríguez (Jesús), « Los movimientos sociales a través de los medios de comunicación », dans *Okupación, represión y movimientos sociales*, Madrid, Traficantes de Sueños, 2000, p.195-218.
- Rosanvallon (Pierre), *La autogestión*, Madrid, Editorial Fundamentos, 1979, p. 187.
- Ruggiero (Vincenzo), « New social movements and the centri sociali in Milan », *The Sociological Review*, vol. 48 (2), 2000, p. 85-167.
- Sousa Santos (Boaventura de) et Rodríguez (César A.) (éds), *El derecho y la globalización desde abajo. Hacia una legalidad cosmopolita*, Barcelone, Anthropos, 2007, p. 345.

Sousa Santos (Boaventura de), *El milenio huérfano: Ensayos para una nueva cultura política*, Madrid, éd. Trotta, 2005, p. 376.

Sorin (Mónica), *Creatividad ¿Cómo, por qué, para quién ?*, Barcelone, Labor, 1992, p. 191

Tejero (Elisabet) et Torrabadella (Laura), « Experiencias migratorias de integración de chicas marroquíes en Barcelona », *Anuario de Psicología*, vol. 33, n° 4, 2002p. 535-550

Torre (Saturnino de la), *Dialogando con la creatividad. De la identificación a la creatividad paradójica*, Barcelone, Octaedro, 2003, p. 297.

Torradadella (Laura), « El mètode biogràfic interpretatiu. Una eina per a la imaginació sociològica », *Revista Catalana de Sociologia*, 11, 2000, p. 133-152.

Turner, (Victor W.), *El proceso ritual*, Madrid, éd. Taurus, Alfaguara, 1988, p. 217.

Villasante (Tomás R.), *Desbordes creativos. Estilos y estrategias para la transformación social*, Madrid, La Catarata, 2006.

Walther (Andreas), « Dilemas de las políticas de transición: discrepancias entre las perspectivas de los jóvenes y de las instituciones », dans *Estudios de Juventud* n° 65, Madrid, Injuve, 2004, p. 133-150.

Walther (Andreas) *et al.*, « Youth transitions, youth policy and participation. State of art report », Yoyo Working Paper 1, www.iris.egris.de, 2002, p. 65.

Wates, (N.), « Introducing Squatting », dans *The Real Story*, Londres, Bay Leaf, 1980, p. 1-3.

Notes

1 Ron Bailey, *The Squatters*, Harmondsworth, Penguin, 1973, p. 227 ; N.Wates, « Introducing Squatting », dans *The Real Story*, Londres, Bay Leaf, 1980, p. 1-3 ; Lorenzo Navarrete, *La Autopercepción de los jóvenes ocupas en España*, Madrid, Injuve, 1999, p. 79 ; Ramón Adell, « Movimientos sociales en los años noventa : Volumen, actores y temas de movilización » dans *Una mirada sobre la red. Anuario de movimientos sociales*, 2000, p. 304 ; Miguel Martínez, *Okupaciones de viviendas y centros sociales. Autogestión, contracultura y conflictos urbanos*, Barcelone, Virus, 2002, p. 324

2 Andres Corr, *No Trespassing. Squatting, rent strikes and land struggles worldwide*, Cambridge MA, South End Press, 1999, p. 244 ; Tomás Herreros, « El movimiento okupa a finales del siglo XX », dans *Asamblea de Okupas de Terrassa. Okupación, Represión y Movimientos Sociales*, Madrid, Diatriba editorial-Traficantes de Sueños, 1999, p. 167 ; Marina Marinas, « De la evasión a la rebeldía. Una lectura sociológica del fenómeno okupa en España », dans J. F. Tezanos (éd.), *Tendencias en desigualdad y exclusión social*, Madrid, Sistema, 1999, p. 275 ; Ricard Gomà et Pedro Ibarra, (coord.), *Creadores de democracia radical. Movimientos sociales y redes de políticas públicas*, Barcelone, Icaria, 2002, p. 267 ; Sabin Bieri, « Contested places : squatting and the construction of “the urban” in the Swiss cities », *Geo Journal* 58, 1^{er} octobre 2002, p. 207-215 ; Ramón Adell et Miguel Martínez (coord.), *¿Dónde están las llaves ? El movimiento okupa : prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352 ; Angel Calle, « Okupaciones. Un movimiento contra las desigualdades materiales expresivas », dans *Tendencias en desigualdad y exclusión*, Madrid, Sistema, 2004, p. 275.

3 Hans Pruijt, « Is the institutionalisation of urban movements inevitable ? A comparison of the opportunities of sustained squatting in New York City and Amsterdam », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 27 (1), 2002, p. 133-157 ; Hans Pruijt, « Okupar en Europa », dans *¿Dónde están las llaves ? El movimiento okupa : prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352 ; César Guzman-Concha, « Squatters and radical movements in the European urban order » dans *The American Sociological Association Annual Meeting, Sheraton Boston and the Boston Marriott Copley Place, Boston, MA, 2008*, p. 21 ;

4 Vincenzo Ruggiero, « New social movements and the centri sociali in Milan », *The Sociological Review*, vol. 48 (2), 2000, p. 85-167 ; Tomás Herreros, « Movimiento de las okupaciones y movimientos sociales : elementos de análisis para el caso de Cataluña », dans *¿Dónde están las llaves ? El movimiento okupa : prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352 ; Stuart Hodgkinson et Paul Chatterton, «Autonomy in the city ? Reflections on the social centres movement in the UK», *City* 10 (3), 2006, p. 45-125

5 Robert González, « Los movimientos por la okupación. 20 años por la especulación del capital » dans *Mientras Tanto*, n°s 91-92, 2004, p. 177-194 ; González, Robert ; Pelàez, Lluç et

- Blas, Asier, «Okupar, resistir y generar autonomía. Los impactos políticos del movimiento por la okupación» dans *Creadores de democracia radical. Movimientos sociales y redes de políticas públicas*, Barcelone, Icaria, 2002, p. 267.
- 6 Flemming Mikkelsen et Rene Karpantschof, « Youth as a Political Movement : Development of the Squatters' and Autonomous Movement in Copenhagen », 1981-95. *International Journal of Urban and Regional Research* 25 (3), 2001, p. 609-628 ; Carmen Costa, Joan Pallarés, et Carles Feixa, *Movimientos juveniles en la Península Ibérica : graffitis, grifotas, okupas*, Barcelone, Ariel, 2002, p. 300 ; Carles Feixa et Laura Porzio, *Culturas juveniles en España 1960-2004*, Madrid, Injuve, 2004, p. 384.
- 7 Marina Marinas, « Derribando los muros del género : mujer y okupación », en *¿Dónde están las llaves ? El movimiento okupa : prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352
- 8 Miguel Martinez, « The Squatters' Movement : Urban Counterculture and Alter-Globalization Dynamics », *South European Society & Politics*, vol. 12 (3), 2007, p. 151.
- 9 Pour en savoir davantage sur la « recherche activiste ». voir : www.euromovements.info/castellano/news2.htm et les ouvrages collectifs du Col·lectiu Investigació (2004), p. 208 et de Conti *et al.* (2004), p. 205.
- 10 Hans Joas, *La créativité de l'agir*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1999.
- 11 Tomás R Villasante, *Desbordes creativos. Estilos y estrategias para la transformación social*, Madrid, La Catarata, 2006.
- 12 Hans Joas, *op. cit.*, p. 66.
- 13 Colectivo Situaciones, *Mal de altura. Viaje a la Bolivia insurgente*, Buenos Aires, Tinta Limón Ediciones, 2005, p. 256
- 14 Tomás R. Villasante, *op.cit.*
- 15 Tomas Kieselbach, *et al.*, *Youth unemployment and social exclusion : comparison of six European Countries*, NOVA Rapport 18/00, 2000.
- 16 Ángel Calle, « Okupaciones. Un movimiento contra las desigualdades materiales expresivas », dans *Tendencias en desigualdad y exclusión*, Madrid, Sistema, 2004, p. 275.
- 17 Mónica Sorin, *Creatividad ¿Cómo, por qué, para quién ?*, Barcelone, Labor, 1992, p. 191 ; Saturnino de la Torre, *Dialogando con la creatividad. De la identificación a la creatividad paradójica*, Barcelone, Octaedro, 2003, p. 297.
- 18 Agnes Heller, *Sociología de la vida cotidiana*, Barcelone, Península, 1977, p. 418
- 19 Graciela Aldana, *La travesía creativa. Asumiendo las riendas del cambio*, Bogotá, Creatividad e Innovación Ediciones, 1996, p. 300.
- 20 Ana Maria Piussi, *Formar i formar-se en la creació social*, Valence, Edicions del Crec i Denes Editorial, 2005, p.191.
- 21 Boaventura de Sousa Santos, *El milenio huérfano : Ensayos para una nueva cultura política*, Madrid, Trotta, 2005, p. 376.
- 22 La science sociale est fondamentalement subjective. La science doit être en mesure de comprendre les phénomènes sociaux, à partir des attitudes mentales ou du sens que les acteurs donnent à leurs actions. De là la justification de l'utilisation des méthodes d'enquête, ainsi que les critères épistémologiques qui nous permettent d'obtenir une connaissance intersubjective, descriptive, compréhensive et réfléchie, contre une connaissance objective et explicative.
- 23 Laura Torreadella, « El mètode biogràfic interpretatiu. Una eina per a la imaginació sociològica », *Revista Catalana de Sociologia*, 11, 2000, p. 133-152.
- 24 Les travaux d'Avril Butler (« Who do we think we are ? : self and reflexivity in social work », dans *Qualitative Social Work*, vol 6, sep. 2007, pp. 281-299) à l'Université de Plymouth (avec des femmes ayant vécu des situations d'oppression), ceux de Tania Baraúna à Rio de Janeiro (avec des jeunes des favélas de Rio), ou les recherches d'Elisabet Tejero (Elisabet Tejero et Laura Torreadella, « Experiencias migratorias de integración de chicas marroquíes en Barcelona », *Anuario de Psicología*, vol. 33, n° 4, 2002, p. 535-550) à l'Université de Barcelone (avec des jeunes immigrés de la deuxième génération) nous apportent de l'information qui nous permet de considérer le récit de vie comme un outil pour travailler avec des groupes défavorisés.
- 25 Hans Pruijt, « Okupar en Europa », dans *¿Dónde están las llaves ? El movimiento okupa : prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352.

- 26 Jorge Riechmann, (coord.), *Necesitar, desear, vivir. Sobre necesidades, desarrollo humano, crecimiento económico y sustentabilidad*, Madrid, La Catarata, 1999, p. 291
- 27 Ils vivent surtout dans des quartiers qui ont été créés dans les années 50/60 pour accueillir des ouvriers et leurs familles provenant d'autres régions d'Espagne.
- 28 Pierre Rosanvallon, *La autogestión*, Madrid, Editorial Fundamentos, 1979, p. 187.
- 29 Peter Kelly, « Wild and Tame Zones : Regulating the Transitions of Young at Risk », *Journal of Young Studies*, vol. 2, n° 2, 1999, p. 193-211.
- 30 Andreas Walther, « Dilemas de las políticas de transición : discrepancias entre las perspectivas de los jóvenes y de las instituciones », dans *Estudios de Juventud* n° 65, Madrid, Injuve, 2004, p. 133-150
- 31 Coutant, Isabelle, *Politiques du squat. Scènes de la vie d'un quartier populaire*, Paris, La Dispute, 2000, p. 221.
- 32 Inglehart, Ronald, « Modernization and Postmodernization. Cultural, Economic and Political Change », dans *43 societies*, Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 266.
- 33 Marta Llobet, « Contracultura, creatividad y redes sociales en el movimiento okupa », *¿Dónde están las llaves ? El movimiento okupa : prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352.
- 34 Ivan Miro, « Les okupacions : de la desobediència al contropoder », dans *Tranversal. Revista de Cultura Contemporània*, n° 19, novembre 2002, p. 56-60.
- 35 Jaume Asens, «La represión al "movimiento de las okupaciones" : del aparato policial a los mass media», dans *¿Dónde están las llaves ? El movimiento okupa : prácticas y contextos sociales*, Madrid, La Catarata, 2004, p. 352 ; Jesús Rodríguez, « Los movimientos sociales a través de los medios de comunicación », dans *Okupación, represión y movimientos sociales*, Madrid, Traficantes de Sueños, 2000, p.195-218.
- 36 Paul Burgess, « The third Sector : guetto for the disadvantaged or springboard toward integration ? », dans *Young people and contradictions of Inclusion : towards Integrated Transition Policies in Europe*, Bristol, Policy Press, 2003, p. 145-163 ; Steven Miles, « The art of learning : empowerment through performing arts », dans *Young people and contradictions of Inclusion : towards Integrated Transition Policies in Europe*, Bristol, Policy Press, 2003, p. 145-163.
- 37 Ulrick Beck, *The Brave New World of Work*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 202.
- 38 Andreas Walther *et al.*, « Youth transitions, youth policy and participation. State of art report », *Yoyo Working Paper 1*, www.iris.egris.de, 2002, p. 65.
- 39 Peter Kelly, « Wild and Tame Zones : Regulating the Transitions of Young at Risk », *Journal of Young Studies*, vol. 2, n° 2, 1999, p. 193-211.

Pour citer cet article

Référence électronique

Marta Llobet Estany , « Le squat : un espace de socialisation et une alternative à la stigmatisation de la précarité des jeunes », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], hors série | 2010, mis en ligne le 17 mars 2010, Consulté le 30 avril 2013. URL : <http://sejed.revues.org/index6628.html>

Auteur

Marta Llobet Estany

Docteure en Sociologie. Professeure à l'Université de Barcelone Titulaire d'un doctorat en sociologie de l'Université de Barcelone, titulaire d'une maîtrise en Sociologie de l'Université autonome de Barcelone et d'un diplôme en Travail social de l'Université de Barcelone. Professeure permanente du Département de Travail social et des Services Sociaux à l'Université de Barcelone. Co-directrice de la maîtrise en *Médiation communautaire 2001-2008*. Chercheure postdoctorale invitée au CREMIS (Centre de Recherche de Montréal sur les Inégalités sociales et les Discriminations), centre universitaire affilié au CSSS Jeanne-Mance,

Montréal, Québec. Elle est intéressé à l'organisation et médiation communautaire, au pratiques d'intervention social et de créativité sociale avec personés en difficultés.

Adresse postale

Campus Mundet - Edifici Llevant 3^a P. D. 372

Passeig Vall d'Hebró, 171

08035 Barcelone

Espagne

mlobet@ub.edu

Droits d'auteur

© Tous droits réservés